

## Yvan GEZELS.

Né à Marbaix-la-Tour, le 25 juin 1922, Yvan fit ses premières années d'études à l'école moyenne de Walcourt et arriva au Collège en III<sup>e</sup> Scientifique à la rentrée de 1938.

C'était un grand jeune homme blond, aux yeux rêveurs ; il était né poète ; en rentrant chez lui, le soir, il prenait à peine le temps de manger et s'enfuyait dans les bois ; il s'y détendait complètement, courait à travers les arbres, puis s'arrêtait pour réciter des vers ou composer une dissertation. Au Collège, il s'éclipsait parfois sous n'importe quel prétexte, et, quand on le retrouvait, Guido (c'était son surnom) était assis dans la corniche surplombant le boulevard, occupé à fumer une cigarette en regardant les arbres ou en chantant.

Il est venu au scoutisme, on ne sait pas pourquoi ; sans doute, par amitié pour l'un ou l'autre, et aussi pour nous accompagner dans les bois ; mais les activités scoutées comme telles ne le passionnaient pas. Il était souvent absent des réunions d'intérieur, et quand nous savions l'amener au local, c'était une occasion pour lui d'y jouer des blagues. Par contre, il ne manquait pas une sortie ; il était le premier à remarquer la vie dans la nature, et, au moindre oiseau qui chantait, il s'arrêtait pour improviser une tirade qu'il clamait ensuite. Il était la vedette des prises au foulard où sa haute taille et sa force faisaient peur, mais si, par hasard, il était mis hors jeu, il s'asseyait et contemplait en silence un brin d'herbe ou une fleur sans plus s'occuper de la suite du combat.

Il était doué d'une intelligence profonde, d'une sensibilité presque féminine, d'une ardeur sans borne, il était fougueux, honnête, parfois mélancolique. Tous, nous l'estimions, mais bien peu ont pu toujours le comprendre, car il ne se livrait pas, même à ses amis.

Le Congo l'enchantait ; il y voyait des aventures splendides

dans les paysages dont il rêvait. Après le collège, il aurait voulu suivre les cours de l'Université Coloniale à Anvers, mais c'était la guerre, et il commença, en 1941, le cours de préparation coloniale à l'Université du Travail.

Là-bas, Guido, qui depuis longtemps aurait voulu partir en Angleterre, entra plein de feu dans un groupe de Résistance. Ce ne pouvait guère durer ; trop bruyants, tous les jeunes gens furent bientôt repérés et arrêtés.

Yvan en était. On l'a vu un jour traverser la place du Sud dans un groupe de prisonniers qui se rendaient au Tribunal. Il n'avait pas changé ; toujours dans ses rêves, la prison n'avait pu le rendre maussade. En passant, il regardait les toits des maisons, — toujours les deux mains en poches — et peut-être chantait-il intérieurement sa joie de revoir un beau ciel tout bleu. Il marchait comme s'il était seul, sans soucis, et sans s'occuper des passants qui s'apitoyaient sur le sort des prisonniers.

Ce jour-là, il fut condamné à cinq ans de forteresse, et au cœur de l'hiver 1942, il quittait la Belgique pour le bagne de Rheinbach.

Contre toute attente, en février suivant, il était de retour chez lui, à Jamioulx ; ce n'était que pour y mourir. Ses geôliers ne l'avaient laissé revenir que parce qu'ils le savaient condamné par une pleurésie contractée en Allemagne et devenue incurable faute de soins.

Durant les quelques mois qu'il vécut dans sa famille, sa mère et les siens espéraient contre toute espérance, essayant de lui faire partager une confiance qu'il n'avait plus, mais qu'il simulait par piété filiale.

Le 24 septembre 1943, il s'en allait au ciel. Il avait rêvé de donner sa vie pour son pays, dans le clair héroïsme du combat, sur le champ de bataille ; elle s'en était allée goutte à goutte dans le silence d'une chambre de malade. Mais Dieu ne considère pas les circonstances : Il ne voit que les âmes, et Yvan était un chic type.